

XYZ. La revue de la nouvelle

Le ventre de la mer

Myriam de Repentigny



Number 75, Fall 2003

Couleurs

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3562ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

de Repentigny, M. (2003). Le ventre de la mer. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (75), 64–72.

Le ventre de la mer

Myriam de Repentigny

Un jour, alors que Mila était encore toute petite, la mère, qui venait d'accoucher de Félix, le premier des deux petits frères, lui avait confié un secret. Elle lui avait dit que lorsqu'elle était dans son ventre, elle, Mila, le père l'avait battue à plusieurs reprises. C'est là, en fait, précisément là, lorsque le ventre de la mère s'était mis à enfler, que le père était devenu violent. Il avait même parfois, dans sa rage, envoyé une volée de coups de poing directement sur le ventre rebondi, sur le corps et le visage de l'enfant.

À partir de ce moment, Mila s'était mise à remarquer les traces sur le corps de la mère, à entendre les cris du père et les objets qui, au milieu de la nuit, allaient exploser contre les murs.



Mila a douze ans. Elle vit avec sa famille quelque part au bord d'une mer sauvage. Le père, toute la journée, fouille le ventre de la mer pour nourrir sa famille et, le dimanche, vendre ce qui reste au marché. La mère passe son temps à la cuisine, à apprêter le poisson derrière une fenêtre sale ou encore, assise sur la véranda qui fait face à la mer. Elle pense : cette maison est une ruine, mes enfants sont trop maigres. Elle pense : aujourd'hui encore, la mer ne nous apportera rien de neuf. La mère est immobile et son visage est déjà celui d'une vieille femme.

C'est l'aube. Mila se lève et va à la fenêtre. Elle voit son frère, sur la plage, enveloppé dans un manteau jaune, infime tache de soleil dans un paysage pétrifié de froid. Mila quitte sa chambre. Les marches de l'escalier craquent sous ses pas. Sur la pointe des pieds, elle se hâte : surtout, ne pas réveiller le père.

Sur la plage, Mila et son frère se penchent pour ramasser des coquillages. Mila a des mots plein la gorge. Avec le temps, ces mots se liquéfient, deviennent des larmes.

Mila a peur de se noyer dans ses propres larmes. Pourtant, encore une fois, elle renonce : ce matin, devant l'éternité de la mer, elle ne parlera pas.



Comme chaque soir, Félix et le père mangent avec appétit, le nez dans leur assiette, tandis que la mère, en silence, porte à sa bouche de minuscules bouchées. Mila voudrait entendre de la musique, des mots et de la musique pour couvrir les crissements de fourchette, les bouches ouvertes engloutissant le poisson pêché la veille.

Le repas à peine terminé, Mila et la mère se lèvent, débarassent la table, s'occupent de la vaisselle. La plupart du temps, elles restent silencieuses. Parfois, elles échangent quelques mots. La mère, même si elle ne se plaint jamais, ni de la misère ni de la violence du père, a une voix pleine de fatigue et de regrets. Mila aime entendre la voix de la mère, les mots que prononce la mère. Lorsqu'elle ferme les yeux, sa voix se confond avec la musique de la mer, qui s'agite derrière elles. Alors, Mila a envie de pleurer, de gémir et de pleurer doucement comme lorsqu'elle était une toute petite fille et qu'il était encore possible de grimper sur les genoux de la mère, de poser la tête contre sa poitrine.

Après la vaisselle, les soirs de paix, les femmes rejoignent Félix et le père qui jouent aux cartes sur la véranda. Elles s'assoient là, derrière eux, et restent immobiles, les mains posées sur les genoux. Personne ne parle mais parfois, il arrive que leurs regards, pour un infime moment, convergent tous vers la même direction : cet amas de rochers, de pierres noires creusées par les marées, planté quelque part entre la maison et la ligne d'horizon. Tous savent alors à quoi pense la mère : son plus jeune enfant, le tout petit frère, celui qu'elle n'a pas pu arracher aux griffes de l'eau, celui qu'elle a vu se débattre puis sombrer, impuissante. Tous savent aussi que le père ne se sent pas vraiment concerné par cette histoire. Il ne voulait pas de cet enfant et la mer, en

grande justicière, l'a repris. Le père n'est pas responsable de la mort de son enfant.

C'est samedi. Le père s'assoit sur la première marche de la véranda. Il enfle de longues bottes noires, qui puent l'algue et le poisson. Il s'en va à la pêche.

Félix et Mila dispersent entre eux le contenu d'un panier de coquillages. Ils rejettent ceux qui sont abîmés, ceux que le sel marin a ternis. Ceux-là retourneront sur la plage et lorsque viendra la nuit, seront repris par la mer, comme le petit frère noyé. Mila regarde son père qui se dirige vers le bateau, qui la fixe longuement avant de prendre le large.

Dans la cuisine, la mère allume la radio : on annonce des orages pour les jours à venir. Mila se concentre, attrape la main de son frère qui s'agite parmi les coquillages : il faut faire un tri, garder les plus petits, les plus brillants, confectionner un nouveau collier pour la mère.



Le soir tombe. Le père tarde à rentrer. La mère, à la lumière d'une lampe, reprise le chapeau de plage de Félix. Au cou, elle porte un étrange collier : de tout petits coquillages bleus, blancs et or, reliés entre eux par une corde de chanvre. Aux cinq minutes, elle pose les yeux sur sa montre puis elle se lève et va à la fenêtre. Elle regarde un moment la mer agitée, la pluie qui tombe violemment. Elle soupire puis elle va se rasseoir sous la lampe.

Mila voudrait dire à sa mère des mots qui calmeraient ses angoisses, qui rendraient à son visage un peu de sa gaieté, un peu de sa jeunesse. Mais elle ne connaît pas les mots qui font du bien. Alors, elle reste là, près d'elle, en silence, la couvant d'un regard plein de douceur.



Un peu plus tard, après avoir attendu en vain le père, Félix et Mila montent à leurs chambres. De son lit, Mila entend Félix, de

l'autre côté de la cloison, discuter avec la mère. Il ne veut pas dormir tant que perdurera l'absence du père. Il parle d'orage, d'accident, il parle de la mort. La mère dit qu'il faut dormir puis elle ne dit plus rien. Elle se lève et, à pas brisés, s'éloigne de la chambre de l'enfant.

Mila aussi pense au père. Elle imagine la mer en furie, le fragile bateau tanguant dangereusement, à la merci des vagues trop hautes. La bouche crispée du père, jurant contre la mer nourricière, son corps maigre s'accrochant aux voiles, pour ne pas sombrer. Elle pense aussi que cette nuit peut-être, elle ne verra pas se profiler, dans l'embrasure de la porte de sa chambre, la silhouette du père.



Au matin, la mère prend son café sur la véranda. Elle a les yeux bouffis. Elle dit à Mila que le père est rentré mais qu'il dort encore, qu'il a passé la nuit à boire, chez l'oncle Bastien. Le père n'est pas mort.

Vers midi, la mère est dans la voiture avec ses deux enfants. Longeant la côte, elle conduit comme une folle. Elle dit tout bas du père qu'il est un salaud, un cochon, un irresponsable. Mila ne comprend pas exactement le sens de ces mots. Elle ne ressent que la colère de la mère, son visage usé, son corps fragile et négligé. Tout au fond d'elle-même, elle croit qu'il aurait mieux valu que le père, cette nuit, ait sombré dans la mer.

Lorsqu'ils débarquent chez l'oncle Bastien, la mère fait semblant d'être gaie. Elle sourit en tripotant son collier, accepte une tasse de café. La tante Jeanne embrasse Félix et Mila. Elle a un gros ventre et d'énormes seins; tout son corps respire la blancheur et la mollesse. La tante Jeanne n'a pas d'enfants. Le père dit que c'est parce que personne ne veut faire l'amour avec elle, pas même l'oncle Bastien.

La mère s'approche de la table de la cuisine et regarde ce qui s'y trouve : des verres et des bouteilles vides, des cendriers pleins, des mégots cernés de rouge à lèvres, une paire de boucles

d'oreilles. Tout le monde sait bien que la tante Jeanne ne porte ni rouge à lèvres ni boucles d'oreilles. Tout le monde sait également que l'oncle Bastien couche avec des putes et que la tante Jeanne laisse faire, ne dit rien. La mère pose sa tasse sur un coin de la table. La tante Jeanne s'approche, dit qu'elle va nettoyer. Mila pense que c'est trop tard pour la mère qui a vu ce qu'elle n'aurait pas dû voir.

Sur le chemin du retour, la mère conduit lentement. Mila imagine que c'est parce que son corps est pétrifié de douleur, un peu comme le sien, la nuit, lorsque le père referme derrière lui la porte de sa chambre, silencieusement, presque avec douceur. Derrière les vitres de la voiture, défilent la mer grise, des arbres chétifs, des enfants maigres jouant devant des maisons blanches, qui parfois ressemblent à des ruines.

Lorsqu'ils arrivent à la maison, le père est sur la plage. Il s'apprête à prendre le large. La mère s'approche de lui, lui dit quelque chose. Le père la pousse, la mère crie. Elle dit qu'elle ne veut pas de ça devant les enfants. Le père lui empoigne le bras, la tire jusque dans la maison. Mila prend son frère par la main et s'éloigne avec lui en courant, en chantant. N'importe quoi plutôt que d'entendre encore une fois ces cris, ces pleurs, tout ce vacarme.

Bien plus tard — il fait noir déjà —, la mère sort sur la véranda et appelle ses enfants. Ils reviennent lentement vers la maison, les pieds dans l'eau, à marée haute. Sur une des marches de la véranda, gisent sept petits coquillages bleus, blancs et or. Par terre, dans le sable, un bout de chanvre, une poignée de cheveux blonds.



Mila se retourne dans son lit. La porte de sa chambre s'ouvre puis se referme dans le silence de la nuit. De lourdes bottes noires franchissent la distance qui sépare la porte du lit. L'écho des pas fait vibrer les murs, le vase posé sur la table de chevet. L'odeur d'algues et de poisson assaille les narines, déclenche la nausée,

l'insoutenable mal de cœur. Mila ferme les yeux : tout doit se taire maintenant, cesser de lui appartenir. Tout doit disparaître, mourir. Seule la mer, au loin, peut continuer d'exister.



Ce matin, le père a amené Félix avec lui à la pêche. Mila reste seule avec la mère. Elles s'assoient côte à côte sur les chaises bleues qui font face à la mer. La mère a ramassé un à un les sept petits coquillages, la corde de chanvre. Elle répare, avec des gestes lents, avec ses mains qui tremblent, le collier brisé. Mila a envie de pleurer. Elle voudrait arracher ce collier des mains de la mère, le jeter au loin, prendre la mère dans ses bras, la consoler. Mais la mère, comme d'habitude, s'obstine à réparer, à reprendre les vieilles choses, à recoller entre eux les morceaux pour masquer les déchirures, les violences, le pénible passage du temps. Pourtant, sur ses bras blancs, dénudés, s'accumulent les ecchymoses, les marques rouges, les cicatrices. La mère ne pourra jamais effacer ça.

La mère parle à Mila. Mila n'entend pas les mots que prononce la mère. Elle s'accroche au visage, à la douceur des yeux. Elle voudrait parler à son tour, raconter la porte qui s'ouvre et se referme dans la nuit, l'odeur du poisson, les mains calleuses du père sur sa peau. Mila voudrait pouvoir pleurer, s'effriter en larmes, tomber en lambeaux. Alors peut-être la mère la prendrait sur ses genoux et la réparerait, comme le chapeau de plage de Félix, comme le collier de coquillages.



Au dîner, le père fixe en alternance le visage fermé de la mère et celui de Mila. L'évidence : il se demande si Mila a parlé, si Mila a ouvert sa sale bouche. Il se demande si Mila se souvient de ces mots, murmurés chaque nuit à son oreille, juste avant que la porte ne se referme *si tu parles, je te tue, si tu parles, je te jette à la mer.*



Lorsque le père visite la chambre de Mila, la nuit, la maison craque de partout. Mila est convaincue que la mère, lorsqu'elle ne dort pas, entend ces craquements, ces plaintes étranges de la maison alors que sa fille reste silencieuse, à endurer sur son corps les mains du père, le sexe du père. Et que si elle livrait son secret, la mère, qui porte déjà en elle tant de douleurs, pourrait certainement en mourir.

Parfois, peut-être justement pour ne pas entendre les bruits en provenance de la chambre de sa fille, la mère passe la nuit sur la véranda, à se bercer comme une vieille femme, le regard fixant le large, ces rochers auprès desquels, un matin de grisaille, est allé échouer le corps du petit frère.



Un matin, en rentrant de la plage avec Félix, Mila s'aperçoit que sa culotte est tachée de sang. Prestement, elle monte à sa chambre, se change et cache la culotte souillée au fond d'un tiroir. Mila ne sait pas ce qui lui arrive. Elle imagine que ce sang a quelque chose à voir avec le père, avec les actes du père, la nuit.

À midi, la culotte de Mila est à nouveau tachée. Au dîner, elle a si mal au ventre qu'elle ne peut rien avaler. Alors, elle monte à sa chambre et s'étend sur son lit, tandis que, dans la cuisine, retentissent les éclats de colère du père et le silence coupable de la mère.

Après le dîner, la mère vient voir Mila, s'assoit près d'elle, pose une main sur son front. Mila ferme les yeux ; la douceur de cette main lui donne le vertige. De sa voix usée, la mère pose des questions. Mila dit qu'il y a du sang au fond de sa culotte. La mère se tait. Elle a l'air contrariée. Mila se demande toujours si ce sang a quelque chose à voir avec le père. Elle regarde la mère avec insistance. Celle-ci hoche la tête, dit que c'est ça, que ça y est, que ce sont les menstruations. Elle dit ce mot à mi-voix, en détournant légèrement le regard. Mila n'est pas sûre de bien

comprendre. Elle voudrait demander des précisions mais la mère reprend la parole, insiste : elle dit et répète à sa fille que désormais elle peut avoir des enfants, qu'elle doit faire attention. Elle dit ces mots très fort et en dirigeant sa voix vers le corridor, comme si elle voulait que tout le monde entende, comme si elle voulait que ces mots entrent à jamais dans la tête de Mila. Puis, elle indique à Mila où trouver ce dont elle a besoin et, à nouveau, elle détourne le regard.



À partir de ce moment, le père vient moins souvent dans la chambre de Mila. Lorsqu'il vient, il ne fait plus ce qu'il avait l'habitude de faire. Il demande plutôt à Mila de toucher son sexe ; il lui montre comment. Mais Mila refuse de s'exécuter. Alors, le père, après avoir essayé en vain la douceur, profère des menaces et des insultes. Il se touche devant Mila et la force à regarder. Mila garde les yeux ouverts, mais elle ne voit ni le père ni la chambre. Elle n'entend que la mer qui danse et chante derrière la fenêtre.

À partir de ce moment, également, la mère devient très nerveuse. Elle regarde Mila avec des yeux durs, parfois inquiets, parfois affolés. Elle la détaille avec impudeur : le ventre, la poitrine naissante, le visage qui change doucement, qui devient, semblent dire les yeux de la mère, celui d'une étrangère. Mila est désormais convaincue que la mère sait ce qui se passe la nuit dans la chambre blanche. Elle sait également que la mère a peur et précisément de quoi elle a peur : d'un ventre d'enfant qui, du jour au lendemain, se mettrait à gonfler, du regard fuyant d'un homme qui continuerait à prendre le large en emportant avec lui tous ses secrets.



Mila s'avance sur la plage, vers la mer, vers l'assourdissante musique de la mer qui enterre encore une fois les cris du père et

ceux, entrecoupés de larmes, de la mère. Elle fixe les eaux agitées, l'amas de rochers auprès duquel est allé choir, un matin, le corps du petit frère. Pendant la nuit, celui-ci était entré dans la chambre de Mila alors que le père s'y trouvait déjà. Il avait vu le corps nu du père contre celui de sa fille, la grosse main contre la bouche de Mila, les longues bottes noires gisant par terre comme deux poissons morts.

Si tu parles, je te tue, si tu parles, je te jette à la mer.